

Vous crierez : — Quoi ! des rois ! quoi donc ! un empereur ! —
 Quel éblouissement, l'Allemagne en fureur !
 Va, peuple ! O vision ! combustion sinistre
 De tout le noir passé, prêtre, autel, roi, ministre,
 Dans un brasier de foi, de vie et de raison,
 Faisant une lueur immense à l'horizon !
 Frères, vous nous rendrez notre flamme agrandie.
 Nous sommes le flambeau, vous serez l'incendie.

JANVIER

1871

I

1^{er} JANVIER

Enfants, on vous dira plus tard que le grand-père
 Vous adorait ; qu'il fit de son mieux sur la terre,
 Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux,
 Qu'au temps où vous étiez petits il était vieux,
 Qu'il n'avait pas de mots bourrus ni d'airs moroses,
 Et qu'il vous a quittés dans la saison des roses ;
 Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément ;
 Que, dans l'hiver fameux du grand bombardement,
 Il traversait Paris tragique et plein d'épées
 Pour vous porter des tas de jouets, des poupées
 Et des pantins faisant mille gestes bouffons ;
 Et vous serez pensifs sous les arbres profonds.

LETTRE A UNE FEMME

(PAR BALLON MONTÉ, 10 JANVIER)

Paris terrible et gai combat. Bonjour, madame.
 On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
 Chacun se donne à tous et nul ne songe à soi.
 Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi.
 Tout ira bien pourvu que jamais on ne dorme.
 Schmitz fait des bulletins plats sur la guerre énorme;
 C'est Eschyle traduit par le père Brumoy.
 J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
 Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
 Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
 Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
 Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé;
 Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
 Pénètre, et chien et chat, le mammon, le pygmée,
 Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant.
 Plus d'arbres; on les coupe, on les scie, on les fend;
 Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées.
 On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées,

Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
 Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs
 Un grand murmure sombre abonde au coin des rues,
 C'est la foule; tantôt ce sont des voix bourruées,
 Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
 La Seine lentement traîne des archipels
 De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière
 Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
 On vit de rien, on vit de tout, on est content.
 Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
 Une pomme de terre arrachée à sa crypte
 Est reine, et les oignons sont dieux comme en Égypte.
 Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
 Plus de gaz; Paris dort sous un large éteignoir;
 A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
 De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.
 D'un bel éclat d'obus j'ai fait mon encrier.
 Paris assassiné ne daigne pas crier.
 Les bourgeois sont de garde autour de la muraille;
 Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
 Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
 Guettent ayant pour lit la planche de leurs bancs.
 Soit. Moltke nous canonne et Bismarck nous affame.
 Paris est un héros, Paris est une femme;
 Il sait être vaillant et charmant; ses yeux vont
 Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
 Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole.
 C'est beau : le formidable est sorti du frivole.

Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier.
 Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
 De n'avoir d'ennemi que l'ennemi; je crie :
 Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie!
 Quant aux femmes, soyez très-fière, en ce moment
 Où tout penche, elles sont sublimes simplement.
 Ce qui fit la beauté des Romaines antiques*,
 C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
 Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
 Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs
 Et leurs maris debout sur la porte Colline.
 Ces temps sont revenus. La géante féline,
 La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
 Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
 Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
 L'homme n'est que Français, et la femme est Romaine.
 Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
 Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
 Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
 La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
 La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
 Que la grande patrie et que le grand devoir

* Præstabat castas humilis fortuna Latinas,
 Casulæ, somnique breves, et vellere tusco
 Vexatæ duræque manus, et proximus urbis
 Annibal, et stantes Collina in turre mariti.

JUVÉNAL.

Et Juvénal au fond de l'ombre est content d'elles.
 Le bombardement fait gronder nos citadelles.
 Dès l'aube, le tambour parle au clairon lointain;
 La diane réveille, au vent frais du matin,
 La grande ville pâle et dans l'ombre apparue;
 Une vague fanfare erre de rue en rue.
 On fraternise, on rêve un succès; nous offrons
 Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
 La ville par la gloire et le malheur élue
 Voit arriver les jours terribles et salue.
 Eh bien, on aura froid! eh bien, on aura faim!
 Qu'est cela? C'est la nuit. Et que sera la fin?
 L'aurore. Nous souffrons, mais avec certitude.
 La Prusse est le cachot et Paris est Latude.
 Courage! on refera l'effort des jours anciens.
 Paris avant un mois chassera les Prussiens.
 Ensuite nous comptons, mes deux fils et moi, vivre
 Aux champs, auprès de vous, qui voulez bien nous suivre,
 Madame, et nous irons en mars vous en prier
 Si nous ne sommes pas tués en février.

III

BÊTISE DE LA GUERRE

Ouvrière sans yeux, Pénélope imbécile,
Berceuse du chaos où le néant oscille,
Guerre, ô guerre occupée au choc des escadrons,
Toute pleine du bruit furieux des clairons,
O buveuse de sang, qui, farouche, flétrie,
Hideuse, entraîne l'homme en cette ivrognerie,
Nuée où le destin se déforme, où Dieu fuit,
Où flotte une clarté plus noire que la nuit,
Folle immense, de vent et de foudres armée,
A quoi sers-tu, géante, à quoi sers-tu, fumée,
Si tes écroulements reconstruisent le mal,
Si pour le bestial tu chasses l'animal,
Si tu ne sais, dans l'ombre où ton hasard se vautre,
Défaire un empereur que pour en faire un autre ?

IV

Non, non, non ! Quoi ! ce roi de Prusse suffirait !
Quoi ! Paris, ce lieu saint, cette cité forêt,
Cette habitation énorme des idées
Vers qui par des lueurs les âmes sont guidées,
Ce tumulte enseignant la science aux savants,
Ce grand lever d'aurore au milieu des vivants,
Paris, sa volonté, sa loi, son phénomène,
Sa consigne donnée à l'avant-garde humaine,
Son Louvre qu'a puni sa Grève, son beffroi
D'où sort tant d'espérance et d'où sort tant d'effroi,
Ses toits, ses murs, ses tours, son étrange équilibre
De Notre-Dame esclave et du Panthéon libre ;
Quoi ! cet infini, quoi ! ce gouffre, cet amas,
Ce navire idéal aux invisibles mâts,
Paris, et sa moisson qu'il fauche et qu'il émonde,
Sa croissance mêlée à la grandeur du monde,
Ses révolutions, son exemple, et le bruit
Du prodige qu'au fond de sa forge il construit,

Quoi! ce qu'il fonde, invente, ébauche, essaie, et crée,
 Quoi! l'avenir couvé sous son aile sacrée,
 Tout s'évanouirait dans un coup de canon!
 Quoi! ton rêve, ô Paris, serait un rêve! non.

Paris est du progrès toute la réussite.
 Qu'importe que le Nord roule son noir Cocyte,
 Et qu'un flot de passants le submerge aujourd'hui,
 Les siècles sont pour lui si l'heure est contre lui.
 Il ne périra pas.

Quand la tempête gronde,
 Mes amis, je me sens une foi plus profonde;
 Je sens dans l'ouragan le devoir rayonner,
 Et l'affirmation du vrai s'enraciner.
 Car le péril croissant n'est pour l'âme autre chose
 Qu'une raison de croître en courage, et la cause
 S'embellit, et le droit s'affermit, en souffrant,
 Et l'on semble plus juste alors qu'on est plus grand.
 Il m'est fort malaisé, quant à moi, de comprendre
 Qu'un lutteur puisse avoir un motif de se rendre;
 Je n'ai jamais connu l'art de désespérer;
 Il faut pour reculer, pour trembler, pour pleurer,
 Pour être lâche, et faire avec l'honneur divorce,
 Se donner une peine au-dessus de ma force.

V

SOMMATION

Laissez-la donc aller cette France immortelle!
 Ne la conduisez pas! Et quel besoin a-t-elle
 De vous, soldat vaillant, mais enclin à charger
 Les saints du ciel du soin d'écartier le danger?
 Pour Paris dont on voit flamboyer la couronne
 A travers le nuage impur qui l'environne,
 Pour ce monde en péril, pour ce peuple en courroux,
 Vous êtes trop pieux, trop patient, trop doux;
 Et ce sont des vertus dont nous n'avons que faire.
 Vous croyez-vous de force à remorquer la sphère
 Qui, superbe, impossible à garder en prison,
 Sort de l'ombre au-dessus du sinistre horizon?
 Laissez la France, énorme étoile échevelée,
 Des ouragans hideux dissiper la mêlée,
 Et combattre, et, splendeur irritée, astre épars,
 Géante, tenir tête aux rois de toutes parts,
 Vider son carquois d'or sur tous ces Schinderhannes,
 Secouer sa crinière ardente, et dans leurs crânes,

Dans leurs casques d'airain, dans leurs fronts, dans leurs yeux
 Dans leurs cœurs, enfoncer ses rayons furieux !

Vous ne comprenez pas cette haine sacrée.
 L'heure est sombre ; il s'agit de sauver l'empyrée
 Qu'une nuée immonde et triste vient ternir,
 De dégager le bleu lointain de l'avenir,
 Et de faire une guerre implacable à l'abîme ;
 Vous voyez en tremblant Paris être sublime ;
 Et vous craignez, esprit myope et limité,
 Cette démagogie immense de clarté.
 Ah ! laissez cette France, espèce d'incendie
 Dont la flamme indomptable est par les vents grandie,
 Rugir, cribler d'éclairs la brume qui s'enfuit,
 Et faire repentir les princes de la nuit
 D'être venus jeter sur le volcan solaire
 Leur fange, et d'avoir mis la lumière en colère !
 L'aube, pour ces rois vils, difformes, teints de sang,
 Devient épouvantable en s'épanouissant ;
 Laissez s'épanouir là-haut cette déesse !
 Ne gênez pas, vous fait pour qu'on vous mène en laisse,
 La grande nation qui ne veut pas de frein.
 Laissez la Marseillaise ivre de son refrain
 Se ruer éperdue à travers les batailles.
 La lumière est un glaive ; elle fait des entailles
 Dans le nuage ainsi qu'un bélier dans la tour ;
 Laissez donc s'accomplir la revanche du jour !
 Vous l'entrez au lieu de l'aider. Dans l'outrage,

Un grand peuple doit être admirable avec rage.
 Quand l'obscurité fauve et perfide a couvert
 La plaine, et fait un champ sépulcral du pré vert,
 Du bois un ennemi, du fleuve un précipice,
 Quand elle a protégé de sa noirceur propice
 Toutes les trahisons des renards et des loups,
 Quand tous les êtres bas, visqueux, abjects, jaloux,
 L'affreux lynx, le chacal boiteux, l'hyène obscène,
 L'aspic lâche, ont pu, grâce à la brume malsaine,
 Sortir, rôder, glisser, ramper, boire du sang,
 Le matin vient ainsi qu'un vengeur, et l'on sent
 De l'indignation dans le jour qui se lève.
 Quand Guillaume, ce spectre, et la Prusse, ce rêve,
 Quand la meute des rois voraces, quand l'essaim
 De tous les noirs oiseaux qu'anime un vil dessein
 Et que l'instinct féroce aux carnages attire,
 Quand la guerre, à la fois larron, hydre et satyre,
 Quand les fléaux, que l'ombre inexorable suit,
 Envahissent l'azur des peuples, font la nuit,
 Ne vous en mêlez pas, vous soldat cher au prêtre ;
 Laissez la France au seuil des gouffres apparaître,
 Se dresser, empourprer les cimes, resplendir,
 Et, dardant en tous sens, du zénith au nadir,
 Son éblouissement qui sauve et qui dévore,
 Terrible, délivrer le ciel à coups d'aurore !

VI

UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES

Qu'es-tu? quoi, tu descends de là-haut, misérable!
Quoi! toi, le plomb, le feu, la mort, l'inexorable,
Reptile de la guerre au sillon tortueux,
Quoi! toi, l'assassinat cynique et monstrueux
Que les princes du fond des nuits jettent aux hommes,
Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, courroux,
C'est à travers l'azur que tu t'abats sur nous!
Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme,

O vile foudre humaine, ô toi par qui sont grands
Les bandits, et par qui sont divins les tyrans,
Servante des forfaits royaux, prostituée,
Par quel prodige as-tu jailli de la nuée?
Quelle usurpation sinistre de l'éclair!
Comment viens-tu du ciel, toi qui sors de l'enfer!

L'homme que tout à l'heure effleura ta morsure,
S'était assis pensif au coin d'une mesure.
Ses yeux cherchaient dans l'ombre un rêve qui brilla;
Il songeait; il avait, tout petit, joué là;
Le passé devant lui, plein de voix enfantines,
Apparaissait; c'est là qu'étaient les Feuillantines;
Ton tonnerre idiot foudroie un paradis.
Oh! que c'était charmant! comme on riait jadis!
Vieillir, c'est regarder une clarté décréue.
Un jardin verdissait où passe cette rue.
L'obus achève, hélas, ce qu'a fait le pavé.
Ici les passereaux pillaient le senevé,
Et les petits oiseaux se cherchaient des querelles;
Les lueurs de ce bois étaient surnaturelles;
Que d'arbres! quel air pur dans les rameaux tremblants!
On fut la tête blonde, on a des cheveux blancs;
On fut une espérance et l'on est un fantôme.
Oh! comme on était jeune à l'ombre du vieux dôme!
Maintenant on est vieux comme lui. Le voilà.
Ce passant rêve. Ici son âme s'envola
Chantante, et c'est ici qu'à ses vagues prunelles

Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
 Ici la vie était de la lumière ; ici
 Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
 Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
 Souvenirs ! comme tout brusquement se dérobe !
 L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
 Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
 L'épanouissement effroyable des bombes.
 O l'ineffable aurore où volaient des colombes !
 Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
 Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
 Printemps ! en ce jardin abondaient les pervenches,
 Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
 Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
 Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.

VII

LE PIGEON

Sur terre un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
 Comme si l'on avait versé là de la nuit,
 Et qui semble un lac noir ; dans le ciel un point sombre.

Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre ;
 Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion ;
 Des têtes, des regards, des voix ; ô vision !
 Cette stagnation de ténèbres murmure,
 Et ce lac est vivant, une enceinte le mure.
 Et sur lui de l'abîme on croit voir l'affreux sceau.

Le lac sombre est la ville, et le point noir l'oiseau ;
 Le vague alérion vole au peuple fantôme ;
 Et l'un vient au secours de l'autre. C'est l'atome
 Qui vient dans l'ombre en aide au colosse.

L'oiseau

Ignore, et, doux lutteur, à travers ce réseau